

Cultures de langues philosophiques:  
les traductions françaises de la *Troisième Critique* de Kant

ROLF KLOEPFER (Mannheim)

1. *Orientation: la créativité de Kant*

Dans un passage sur la nature du symbole (5 59) qui a beaucoup influencé les classiques et les romantiques de la littérature allemande — Goethe, Schiller, Hölderlin et autres — Kant constate:

Notre langue est remplie de telles présentations indirectes d'après une analogie, où l'expression ne contient pas le schème propre pour le concept, mais seulement un symbole pour la réflexion. Ainsi en est-il des mots *fondement* (appui, base), *dépendre* (être tenu d'en haut), *d'où il découle* (au lieu de suivre), *substance* (comme dit Locke: le support des accidents) et d'innombrables autres hypotyposes qui ne sont pas schématiques, mais symboliques, et des expressions pour des concepts formés non par la méditation d'une intuition directe, mais seulement d'après une analogie avec celle-ci, c'est-à-dire d'après le transfert de la réflexion sur un objet de l'intuition à un tout autre concept, auquel peut-être une intuition ne peut jamais correspondre directement (CFJ, § 59, 174).

Kant — comme tant d'autres avant lui (depuis le Moyen-Age) et après lui (surtout depuis Heidegger) — suit systématiquement la langue allemande, qui possède une grande faculté de sémiose iconique dans un sens bien déterminé. C'est cela que Kant appelle symbolisme. Il y a «des mots ou bien des signes (algébriques, et même mimiques), en tant que simples *expressions* pour des concepts» qui présentent un objet se «servant seulement de signes sensibles de moyens de reproduction d'après la loi de l'association et par conséquent dans une perspective subjective ». Ainsi ce «mode intuitif de la connaissance doit être opposé au mode discursif» et est appelé symbolique quand la représentation suit l'analogie. La langue est un dépôt de tels hypotyposes, une source d'énergies intuitives, dont Kant se sert lui-même excessivement dans la *Troisième Critique*.

L'allemand se prête à merveille à cette base de la philosophie car depuis les premières traductions au début du moyen-âge, les «clercs» se sont efforcés, non seulement de trouver des équivalences autochtones, mais aussi de créer des néologismes motivés par les lois habituelles de la formation de mots, à savoir

- partir d'une racine bien ancrée dans le fondement historique de la langue et lui ajouter un préfixe et/ou un suffixe;
- combiner deux mots indépendants pour créer ainsi un troisième: *Glückseligkeit* par exemple pour *eudemonia* (bonheur suprême).

Ainsi l'allemand a eu non seulement une croissance extrême de son lexique, mais aussi une propension à se doter d'une motivation dans la relation entre signifié et signifiant (pouvoir analogique / iconique). Si on définit cela — dans le sens: étymologique qui est aussi celui du 18<sup>e</sup> siècle allemand — comme étant la faculté poétique, alors les penseurs allemands étaient de surcroît poètes. Kant s'y connaissait peu en art et pourtant il avait de la compétence artistique. Il développait sa technique de création philosophique, et il en a parlé à maintes reprises. Comme le droit germanique se référait toujours au cas primordial pour en déduire les jugements des cas dérivés, la philosophie doit de la même manière partir du mot ou concept d'origine. C'est pour cela que Kant joue tant avec la cause/chose primaire (Ursache), le fondement originaire (Urgrund), les causes finales (Endursache) et appelle cette faculté primordiale *Urteilkraft*: faculté du partage, du discernement primaire (= juger). Cela était une des thématiques de sa correspondance avec le juriste Pufendorf.

Il avait donc toujours été admis en allemand — et cela même dans les sciences naturelles — de suivre cette voie de création linguistique autochtone et motivée. Kant l'a plutôt évitée dans les autres *Critiques*, mais dans la *Troisième*, le philosophe se laisse guider par cette veine de sa culture.

Et il n'est pas étonnant qu'il soit tenté lui-même de se comporter comme ce maître des beaux-arts, dont il parle de temps en temps, et qui montre à ses élèves «une manière (modus) » de faire en faisant lui-même et n'enseigne pas seulement «une méthode (methodus) » (5 60, 176). Comme il s'agit d'un maître qui parle, il montre comment faire avec les mots allemands, il montre son goût pour la *Versinnlichung* (incarnation sensible) des Idées morales et pour «la faculté de pouvoir se communiquer d'une manière intime et universelle» grâce au «sentiment universel de sympathie <*Teilnehmungsgefühl*>» (177). Kant parle du sentiment *Teilnehmung*. Il

aurait pu employer le mot «international» de racine grecque (sympathie), mais il y manque (comme dans la *methexis* platonicienne) ce côté actif de prendre-part avec la jouissance de faire soi-même (*selbst*) et de bon gré (*freiwillig*). C'est pour cela que Kant doute dans ce paragraphe s'il faut envisager comme finalité éthique de l'humanité la «sociabilité» (*Geselligkeit*) ou bien le bonheur suprême (*Glückseligkeit*). Pour un Kant optimiste, cela serait-il peut-être et au fond la même chose vue de deux angles différents?

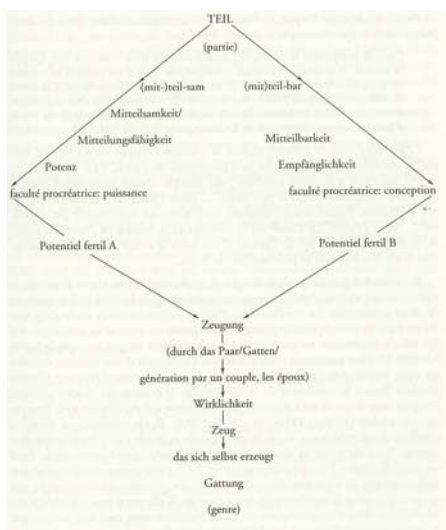
De ce goût pour le symbolique de la langue, de cette recherche continue des moyens de signification analogique, il découle, surtout en français, une des grandes difficultés de toute traduction philosophique et littéraire. Dans la tradition française les auteurs sont amenés à créer des néologismes arbitraires, bien souvent tirés du grec ou du latin, ou à niveler les différences linguistiques. Le degré de convention (l'arbitraire) de la langue monte, celui de la motivation (motivation et analogie interne) baisse. La tension créative entre les deux modes joue un rôle de moindre importance. Kant en parle rapidement à maintes reprises, avec des phrases frappantes à propos du *sens commun*, de la *communicabilité* et surtout du *plaisir esthétique*.

Je donnerai par la suite un exemple qui montre la pertinence de mes remarques critiques. Quand on relit la *Troisième Critique* dans cette perspective linguistique, sémiotique ou même poétique, on note à maintes reprises les germes que Kant apporte à Schelling, Schleiermacher, Peirce et tant d'autres. Et si ce côté « créateur » est omis dans les traductions de Kant, il n'est pas étonnant qu'on perde de vue une tradition culturelle de philosophie alle-mande présente et développée chez ses «disciples».

On pourrait me reprocher d'étudier Kant comme un philosophe du XIX<sup>ème</sup> ou même du XX<sup>ème</sup> siècle, mais il ne faut pas oublier que toutes les personnes cultivées depuis les philosophes Schelling et Humboldt ont non seulement étudié Kant mais aussi trouvé en lui la base de leurs pensées. J'en donnerai deux exemples qui démontrent en même temps l'importance d'une traduction adéquate: un premier tiré de Schelling avec un théorème épistémologique et herméneutique, un deuxième tiré de Peirce avec un impact catégoriel et sémiotique.

Dans le paragraphe 9 du même texte, Kant parle de la communication et fait une distinction que Ladmiral et al. nient explicitement (traduction dans la Pléiade, *Oeuvres de Kant*, Vol. II, 1136). Il s'agit de la *Mittelbarkeit* d'un objet, c'est-à-dire un objet qui porte en lui (pour nous) la capacité d'être communiqué. C'est une sorte de vouloir paraître communicatif du phénomène (Gibson, 1979). Une traduction pourrait en être: la chose est la cause de la communication. L'état du *Gemüt* correspondant à la chose — *Gegenstand* qui nous est opposé de telle manière que nous en recevons l'empreinte (objet) — provoque notre capacité de la communiquer: *Mitteilungsfähigkeit*. Il ne s'agit donc pas, dans les deux cas, de la même «capacité d'être communiqué» (Ladmiral et al., 1536), mais d'une correspondance entre ce qui veut se communiquer (chose) et ce qui veut produire l'effet communicatif (conscience par la langue, un signe). Schelling élargit ce principe sous-jacent indiqué par les suffixes allemands. Ce potentiel, dit-il, qui nous fait *fähig* (capable, puissant), est souvent indiqué par *-sam* (voir *Samen*, semence). Si ce potentiel s'accorde avec le principe de la conception (*Empfänglichkeit*), qui se dit avec *-bar* (*tragfähig*, capable de porter), les deux principes ensemble font, créent, procréent la réalité (*Wirklichkeit*). Par exemple: la guérison (*Heilung*) est l'union de ce qui est curable (*heilbar*) avec ce qui est curatif (*heilsam*) (Schelling, [1976]).

Dans l'Introduction VIII, Kant parle justement de la puissance des choses et du plaisir de notre fertilité (Philonenko: capacité de ressentir (38), Ladmiral et al.: réceptivité (948)) qui désigne leur finalité et, en même temps, la finalité du sujet pour la forme des choses et même pour leur absence de forme (*Unform*). Car il y a rencontre de deux principes et finalités: nature et liberté. Les deux philosophies — celle des lois de la nature reconstituées par l'entendement et celles de la finalité de la liberté (obligation) — sont mises ensembles, liées, nouées même dans le jugement esthétique. L'esthétique au sens restreint de Kant est l'accouplement nécessaire des deux autres domaines. Il ne faut pas oublier que les termes *wirken*, *knoten*, *begatten* etc. désignent l'acte sexuel à différents niveaux de langue. Il y a les deux pouvoirs/puissances (connaître et désirer) et le (dé)plaisir de leur rencontre (*Erkenntnisvermögen und Begehrungsvermögen und daraus das Gefühl der Lust und Unlust*). Quand on comprend bien cette triade, il n'est plus étonnant que leur unité comme système de puissance ait une désignation qui unit plaisir et pouvoir.



*Gemüt* qui n'est ni l'esprit, ni l'âme mais l'unité primordiale. Dans l'*Anthropologie* Kant le dit clairement:

Dans la perspective des états des représentations mon *Gemüt* est soit agissant et montre sa puissance (facultas, *Vermögen*), ou bien il est réceptif et consiste en réceptivité (*receptivitas.*, faculté de conception). Une connaissance (*Erkenntnis*; co-naissance) contient l'union des deux en soi et la possibilité d'en avoir reçu le nom de faculté de connaissance de sa partie la plus noble: l'activité du *Gemüt*, d'unir les représentations ou de les distinguer» (§ 7, Ak VII, 140).

Cette réceptivité (= réflexivité dans la *Troisième Critique*) est subjective, sensuelle, intérieure, inférieure dans la topographie du *Gemüt*, c'est le monde du *inneres Selbst* (du soi-même intérieur), qui semble obscur et profond comme un abîme (Abgrund), c'est le psychique ... donc l'âme; face à tout ce qui agit et s'extériorise d'une manière distincte dans la faculté intellectuelle de connaître ... donc l'esprit. Le *Gemüt* est le principe et la finalité de l'unité, le début de la distinction et la fin de l'union. C'est donc le terme clé pour la conception (sic!) triadique de la philosophie de Kant.

Je reviendrai à cette problématique de la création d'une chose nouvelle, la «génération» au sens étymologique selon Schelling de la *Wirklichkeit* résultant de deux possibilités. Le résultat de la *Zeugung* (engendrement) est le *Zeug*, une chose dans le monde non organique et un genre vu sous la loi générique. Ce qui fait de génération en génération les mêmes êtres est par exemple le genre humain. Et c'est justement cette triade qui a influencé d'une manière décisive un autre philosophe en tous points opposé au romantique Schelling: Charles Sanders Peirce, le fondateur de la sémiotique. Il entame ses études philosophiques avec Kant et sera pendant plus de trente ans en dispute avec l'oeuvre de son maître (Peirce, 1931— et [1986—1990]). Il est évident que Peirce a gardé et développé toute sa vie le principe de la triade catégorielle kantienne comme base de toute sa pensée. Et c'est justement cette trichotomie dont on vient de parler. Il combattait encore en 1903 toute forme de catégorisation dichotomique. Il n'est pas étonnant que les dichotomies «cartésiennes» qui se trouvent dans les traductions françaises de Kant aient leur équivalent sémiologique dans l'interprétation de F. de Saussure avec tout leur impact sur le (post-) structuralisme et les discussions actuelles.

Ce serait d'une grande importance si nous pouvions prouver que les traductions françaises — et celles d'autres langues romanes qui les suivent — réduisent les trichotomies importantes de Kant aux dichotomies «cartésiennes». La richesse lexicale de Kant n'est donc pas chose négligeable pour une traduction! L'admiral et al. expliquent, en revanche, que certains doublets dans le lexique allemand «ne prennent pas chez Kant une valeur d'opposition terminologique; ce ne sont chez lui que les deux termes d'une équivalence paraphrastique, voire de simples variantes <stylistiques>» (Pléiade, II, 1533), et ils appliquent cet avis à la traduction. Mais ce qui semble vrai pour certains doublets — de racine l'un latine, l'autre germanique, — comme *Objekt* et *Gegen-stand*, est déjà problématique pour *Phantasie* et *Einbildungskraft*, et *Form* et *Gestalt* (1138), par exemple. Les trois termes *Prinzip*, *Grund* et *Ursprung* ne sont pas des variantes du même concept comme le prétendent L'admiral et al. (1539). Kant se sert systématiquement de termes de la tradition allemande quand il veut se forger un nouveau moyen de penser face aux penseurs de tradition latine ou française (Puffendorf et Leibniz, par exemple). Et que penser de *Proportion* et *Verhältnis*, *Realität* et *Wirklichkeit*, *Intuition* et *Anschaung*, *Nachahmung* et *Nachfolge* et surtout de

*Seele* (« âme ») et *Geist* (« esprit ») qui ne semblent être, pour les traductions françaises, que des variantes de *Gemüt*?

La traduction mot à mot pourrait nous faire oublier qu'il s'agit de reproduire dans une autre langue un système de valeurs communicatives équivalent à l'original (Kloepfer, 1966). Quand le philosophe allemand emploie un mot comme « autonomie », il se range dans une tradition européenne bien connue, mais quand il commence à jouer avec le pronom substantivé allemand *Selbst* il devient un « Aufklärer » qui se réjouit de la productivité linguistique dans une visée éthique. Ainsi ce mot-clé lui semble plus « organique » que le « moi » (§ 89, 265). Et il trouve tout un champ correspondant servant dans son ensemble à l'hypotypose: *Selbständigkeit*, *Selbstverantwortung*, *Selbstregierung*, *Selbstbestimmung*, *Selbstachtung*, *Selbstbeherrschung*, *Selbstgewißheit*, *Selbsthilfe* ...

## 2. Modestie et discernement

Quand on compare la traduction de Philonenko avec celle de Ladmiral et al., on peut constater que le premier

- garde quelquefois le mot allemand (*Schwärmerei*),
- ajoute entre parenthèses le mot allemand quand il n'est pas tout à fait sûr de l'équivalence comme pour *Rührung* (émotion), *Zufriedenheit* (joie paisible) ou *Beschaffenheit*, *Sittlichkeit*, *Reiz* (excitation), *Weltanschauung* (intuition du monde), *Empfänglichkeit*, *Darstellung*, *Vorstellung*, et tous les composés avec *Selbst* — comme *Selbstschätzung* — ou avec *Ur-* comme *Urbild*, *Ursprung*, *Ursache* — et surtout les traductions de *Gemüt* (*Gemütszustand*: état d'esprit, (état d'âme, chez Ladmiral);
- et enfin, laisse entrevoir par des parenthèses et autres moyens qu'il s'agit d'une traduction,

tandis que Ladmiral et al. nous présentent un texte aussi français que possible et renonce à toute tentative de suivre Kant dans son ambition de rapprocher la forme verbale de son texte de la forme de ses pensées.

Le mérite de ces deux traductions est immense en ce qui concerne la syntaxe. Kant, comme Schelling, Husserl et Heidegger, devient, dans un sens, beaucoup plus clair, même pour un lecteur allemand. Celui-ci doit en effet retenir une si grande quantité de mots, de syntagmes, de phrases entières pour parvenir à comprendre l'enchaînement, qu'à la fin de la phrase, il en a

déjà oublié le début, excepté si cette pratique exigeante lui est familière. Il faut être vraiment entraîné pour lire Kant. Je crois néanmoins que cet effort de lecture en allemand vaut la peine d'être fourni chez Kant et non chez Adorno, par exemple, car nous avons chez le premier un réel travail de composition musicale tandis que le second fait preuve de maniérisme hermétique.

Nous ne pouvons pas approfondir l'impact d'une syntaxe complexe sur la manière de penser, mais quelques remarques s'imposent. Dans les *Critiques*, Kant emploie une syntaxe extrêmement hiérarchisée et développe des phrases si longues qu'il doit souvent répéter lui-même le substantif régissant l'ensemble. Les traductions réduisent plus ou moins à une linéarité analytique la simultanéité complexe et synthétique de ce qu'on doit retenir en même temps. Pour Kant — comme pour Peirce — un concept est une habitude de penser, donc une pratique latente, un faire potentiel. Avec son style il nous oblige à reprendre l'ensemble du parcours de sa pensée, à ne pas se servir trop facile-ment des concepts comme chiffres (sans actualiser au moins un peu leur développement). En cela son style ressemble plutôt à la simultanéité symphonique qu'à la linéarité d'un instrument seul. Dans une tradition mentale comme celle de la France un changement de la forme syntaxique s'impose tout de même quasi nécessairement. Si on veut que quelqu'un lise Kant en français, il faut réduire son exigence de simultanéité. On ne doit pas, dirait Kant lui-même, dépasser la mesure, car la communicabilité est le *summum*

*bonum*.

Il en est pourtant tout à fait différent pour les problèmes lexicologiques et sémantiques, auxquels je reviens maintenant. On trouve dans la *Troisième Critique* de nombreuses petites remarques qui stipulent que la modestie est la qualité la plus importante pour le philosophe. Il faut penser selon la « me-sure » de notre esprit, selon nos capacités. Il s'agit d'être modeste et non prétentieux ou présomptueux, en allemand: *bescheiden* et non *vermessen*. Kant développe systématiquement le champ sémantique de la géométrie pour dé-montrer pratiquement ce qu'est la critique distinctive:

Le mot allemand <vermessen> est un mot excellent et plein de sens. Un jugement en lequel on aura négligé d'évaluer la mesure de ses forces (quant à l'entendement), peut parfois sembler fort modeste, tout en élevant de hautes prétentions et en étant démesuré. De ce genre sont la plupart des jugements par

lesquels on prétend exalter la sagesse divine, en lui supposant, dans la création et dans la conversation, des intentions, qui à vrai dire doivent faire honneur à la propre sagesse du raisonneur (CFJ, § 68, 201).

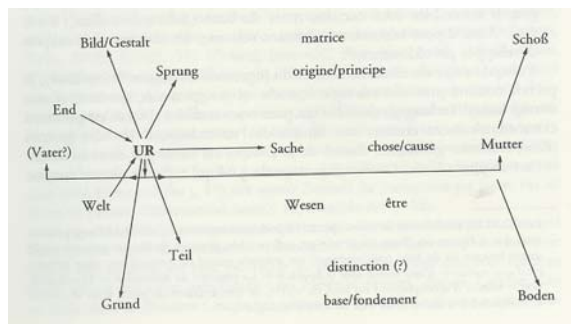
Dans mon entreprise de philologie (et non de philosophe que je ne suis pas), si je fais mienne la modestie que conseille Kant, deux remarques s'imposent:

a) d'une part, étant donné que les deux traductions françaises de la *Troisième Critique* sont bonnes, voire excellentes, n'est-ce pas *vermessen* — dépassant la mesure de ce qu'on peut exiger — que de les critiquer uniquement parce que les traducteurs se trompent sur certains mots ou ne peuvent trouver un ersatz pour le *Gemüt*? Je ne parle pas ici des vraies fautes (par exemple, *Witz* signifie, dans certains contextes donnés, non pas jeu de mot mais génie), car il n'y en a que très peu, mais plutôt de la cinquantaine de mots et de la dizaine de champs lexicaux qui posent problème.

b) D'autre part, n'est-ce pas très *vermessen* de prétendre que justement dans ces ensembles de mots et champs lexicaux, probablement traduits d'une manière inadéquate, réside une intention importante du philosophe, une base de sa pensée et, parfois même, son principe?

### 3. Le Principe de la (pro)création

Le mot *Ursprung* peut nous servir comme base de départ. Quand il s'agit de traduire un des mots avec le préfixe *ur-*, il n'y a pas de problème. On peut se servir de «origine», de «principe» ou de «cause» combinés avec «primordiale», «primaire», «de base», etc. Si Kant s'en sert comme élément d'une hypotypose continue, cela devient grave. Dans les paragraphes 80—82, notamment, Kant développe l'idée d'une certaine unité de qualité qui réside dans toute création (*Ursprung*) avec la fin, la finalité qui est à l'origine (*Endursache* ou même *Weltursache*). Puisqu'il s'agit de ne pas dépasser les limites de l'entendement, le jugement doit essayer d'arriver aux causes les plus élémentaires pour y exercer son discernement: *Urteil*. La force, la puissance d'arriver en même temps au début qu'à la fin est à la base (et la finalité) de toutes nos facultés (*Vermögen*). *Mögen* (lat. posse, velle, licere) est l'alpha et l'omega de l'humanité (§ 81 ss. A propos de *Glückseligkeit* (eudemonia) et *Kultur*). C'est un pouvoir, un potentiel de croître, de se créer, de se procréer, de se développer selon l'effet d'une dualité dont nous pouvons esquisser l'équivalent lexical:



Le langage de Kant se développe analogiquement à cette *Gestalt* dont il essaie de s'approcher au maximum. Puisque les traducteurs — et surtout Lad-mirai et al. — croient qu'il ne s'agit que de variantes, ils ne s'efforcent même pas d'employer systématiquement le terme français correspondant à son équivalent allemand. Il y a certains champs lexicaux à la base de la pensée kantienne pour lesquels le français ne possède pas d'équivalent systémique. Pour-tant l'addition du terme allemand (comme le fait Philonenko, mais malheureusement sans système) qui ne serait pas sans conséquence pour l'emploi des équivalents et l'ajout d'une note explicative pourrait orienter facilement le lecteur. Il existe aussi des champs lexicaux équivalents dont les traducteurs ne se servent pas. Partout où Kant se rend compte de la limite de l'entendement, il recherche ce que Rilke appelait « *Urworte*, orphisch ». Si «les choses en tant que fins naturelles sont des êtres organisés» (§ 65, 191), comment expliquer le passage du minéral à l'organique? Comment concevoir l'origine de la vie? Kant constate que «l'organisation de ce règne, [...] est d'une sagesse indescriptible» (*unbeschreiblich weise Organisation*, 237).

Comme je l'ai déjà indiqué pour tout ce qui est *Ur-* ou *Selbst-*, tous les champs lexicaux de base montrent une multitude de termes motivés, relatifs et systématiquement développés comme les champs lexicaux suivants:

— *wirken* (tisser, effectuer) entre ce qui est *Wirkung* (effet), *Werk* (oeuvre),  
*Werkzeug* (outil), *Wirklichkeit* (réalité) ... et le *Werkmeister* (maître, démiurge,

Dieu);

—gemein (commun) entre ce qui est *Gemeinsinn* (sens commun), *Gemeinschaft* (communauté, société), *Gemeingültigkeit* (valeur commune), etc., jusqu'à *Allgemeinheit* (universalité);

—stimmen (accorder les voix), *machen* (faire), *stehen* (être debout) et tant d'autres verbes de base, dont Kant systématisait l'emploi philosophiquement. Il tisse ses concepts dans une texture pluridimensionnelle en nouant de grands ensembles avec certains mots de base (*Selbst-, Ur-, End-, Werk-*etc.). Ainsi il peut raisonner en laissant résonner les champs sémantiques développés précédemment'.

Puisqu'il s'agit du discernement et du jugement à l'origine (*Urzustände*), je prends comme prochain exemple le verbe *zeugen* (procréer, générer) et son champ lexical. Le langage de Kant qui peut nous sembler abstrait est pourtant extraordinairement concret aux limites de l'entendement. Un des germes (*Keim*, fruchtbar gemachter Samen) de la *Critique* est l'analogie entre la nature et l'art ou plutôt la vie. Citons un passage du § 64 qui traite les choses comme

<sup>1</sup> Le CD-ROM de l'édition de Kant que la bibliothèque universitaire de Heidelberg possède mais qui, à l'heure où j'écris cet article est indisponible, pourrait facilement prouver quelle masse lexicale (et de base philosophique) est anéantie quand on prétend que cette richesse n'est que variation d'une même idée (a doublets). Le principe de dérivation et de composition — mieux: d'accouplement ou bien de coït —, de (pro)création de mots, êtres et choses, se comprend à la limite grâce aux facultés d'analogie ...

fin naturelle (*Naturzweck*), c'est-à-dire que certaines choses sont «cause (*Ursa-che*) et effet (*Wirkung*) d'elles-mêmes (*von sich selbst*) (bien que ce soit dans un double sens)» (*CF* § 64, 190); une telle chose n'est pensable qu'avec une

raison» spécifique: e la faculté d'agir selon des fins (une volonté) » (189). Kant illustre son propos en prenant l'exemple d'auto-création d'un genre végétal:

Premièrement, un arbre produit' <erzeugt> un autre arbre suivant une loi naturelle connue. Or l'arbre qu'il produit<sup>2</sup> est de la même espèce<sup>3</sup>, ainsi il se produit<sup>4</sup> lui-même selon l'espèce<sup>5</sup>, en laquelle continuellement produit<sup>6</sup> par lui-même d'une part comme effet<sup>7</sup>, d'autre part comme cause et ne cessant de se reproduire<sup>8</sup> lui-même, il se maintient constamment en tant qu'espèce<sup>9</sup>.

Deuxièmement, un arbre se produit<sup>10</sup> aussi lui-même en tant qu'individu. Nous nommons, il est vrai, seulement croissance<sup>11</sup> cette sorte d'effet<sup>12</sup>; il faut toutefois prendre ceci en un sens tel, que la croissance se distingue entièrement de tout accroissement<sup>13</sup> <Grössenzunahme> suivant des lois mécaniques, et il faut la considérer, bien que sous un autre nom, comme l'équivalent d'une génération<sup>14</sup>. La plante<sup>15</sup> donne tout d'abord à la matière qu'elle s'incorpore une qualité spécifique et particulière, que le mécanisme de la nature extérieure ne peut fournir, et par la suite la plante se forme elle-même<sup>16</sup>, grâce à une substance qui en sa composition est son produit propre<sup>17</sup>. En effet, bien qu'il ne faille la considérer relativement à ses parties constitutives, qu'elle reçoit de la nature extérieure, que comme une simple éducation<sup>a</sup>, on constate cependant dans la dissociation et la recombinaison de cette matière brute une telle originalité de la faculté de dissocier et de former <bilden> chez ce genre d'êtres naturels, que tout art en demeure infiniment éloigné, s'il tente de reconstituer ces pro-produits du règne végétal<sup>18</sup> à partir des éléments qu'il obtient en les décomposant ou bien encore à partir de la matière que la nature leur fournit pour leur nourriture (*CFI*, § 64, 190-1).

Kant utilise les mots suivants (et j'ajoute la traduction correcte en français): 1) *zeugen* (*engendrer*, procréer) 2) *erzeugen* (pareil, hélas), 3) *Gattung* (genre), 4=3), 5=3), 6) *hervorbringen* (faire naître/produire/créer/opérer/enfanter), 7=6), 9=3), 10=2), 11) *Wirkung* (mot-clé, voir plus haut), 12) *Wachstum*, 13) *Größenzunahme* (agrandissement, Kant choisit un autre mot parce qu'il essaie justement de distinguer les changements dans le monde minéral de la croissance dans le monde «organisé»), 14) *Zeugung* (la traduction est bonne; le champ lexicologique existe en latin (dont se sert Kant) et en français), 15) *Gewächs* (Kant ne dit pas Pflanze/plante mais emploie le substantif correspondant au résultat de la croissance), 16) *bildet sich selbst aus* (deux mots eles: *Bild/bilden et Selbst*), 17) *sein eigenes Produkt* (la traduction est juste, car ici Kant se permet l'abstraction nette), 18) *Gewächsreich* (=15).

Si on y ajoute d'autres passages qui traitent le même thème la tendance à l'abstraction dans les traductions françaises devient encore plus claire, de même que la perte du côté poétique du philosophe. Pour une fois Kant se laisse aller à ses deux penchants: vers Newton et vers, disons, Goethe. Car sa thèse dans la *Troisième Critique* est justement que toute création a un fonde-

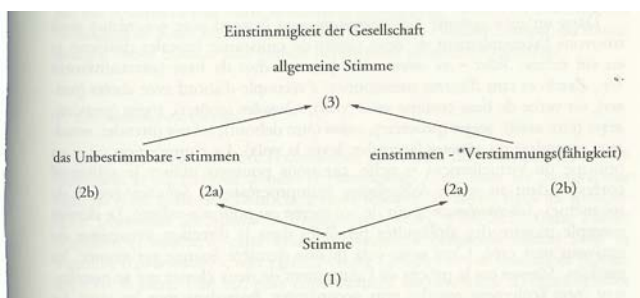
ment esthétique. Pourquoi n'appliquerait-il pas cette thèse à lui-même dans une estimation de lui-même (*Selbsteinschätzung*) nécessaire? A la base de sa pensée il y a donc la (pro)création par accouplement (*Begattung*, 81, 235) grâce à « l'organisation en deux sexes » (*beiderlei Geschlecht*, 237). Car — comme Kant le constate justement contre les idées qui n'étaient pas périmées en son siècle — la matrice maternelle ne reçoit ni un fruit

achevé, ni même une semence (sperme # semence) qu'elle développe et nourrit. Ce serait le modèle mécanique que Kant refuse pour tout ce qui est vie. Dans la majorité des cas les traducteurs, rendent cinq mots de Kant (*Zeugung, Fortpflanzung, Produktion, Geburt, Hervorbringung*) par un seul: *production*, qui est aussi valable pour ce qu'il appelle la mécanique. C'est pour cela que les traducteurs appellent le résultat de la procréation «espèce» et non pas «genre» et que ce qui est à la base de l'engendrement — la puissance, la poussée ou l'impulsion (*Triebkraft et Trieb*) — devient simple tendance («tendance formatrice» pour *Bildungstrieb*) (CFJ, 81, 236).

L'homme est, dans la concrétisation de Kant, un membre (*ein Glied*) de la société qui a un désir impétueux (*Gier*) de savoir; dans la traduction la vision primaire se perd: l'homme «fait partie» et a «une soif de savoir» (§ 40, 128). Nous voyons clairement opérer cette première tendance des traductions qui mène de la concrétisation multiple et symbolique à l'abstraction unifiante. Le philosophe allemand devient encore plus abstrait, et on réduit le vital à une sorte de mécanique, tendance que Kant voulait justement éviter pour accéder au règne merveilleux et émerveillant (*wunderbar et wundersam*) des êtres organisés. Là, même un cas de déformation nous étonne, car il y a *Selbsthilfe*, l'aide à soi-même (Philonenko: auto-défense § 64, 191), L'admiral et al.: vicariance (1162) — un mot très savant!).

La deuxième grande tendance des traductions semble être l'inverse de la première: Kant développe à partir d'un mot de base tout un système lexical uni qui cède la place, dans la traduction, à une myriade d'expressions incohérentes. J'en ai déjà parlé à propos des mots de base comme *Ur-, Selbst-, Gemein-*, etc. J'ajoute un exemple purement lexical avant de reprendre le système dynamique de formation de mots. A propos du «sublime dynamique de la nature» § 28) Kant montre que ce qui dans la nature porte en soi la peur (*furchtbar*) peut, sous certaines conditions, stimuler les forces de notre *Gemüt* (*aufrufen*). Le sublime dans la nature évoque un sublime en nous qui nous pousse à dépasser même la nature. L'accouplement d'une certaine nature avec un certain état du *Gemüt* provoque l'estime de soi (*Selbstschätzung*). Il procure en même temps un plaisir enthousiaste (*begeistern des Wohlgefallen*) car nous découvrons justement la puissance de notre esprit (*Geistesvermögen*). Quand Philonenko parle de «l'estime que nous nous portons», de la «satisfaction exaltante» et de notre «faculté spirituelle» (L'admiral et al.: «intellectuelle») nous perdons justement le côté créatif dans la rencontre sublime. *Geist/Esprit* naît de l'union naturelle du *Gemüt*.

Un troisième champ de pensées créatives se perd: La nature a une voix. Appliquons les résultats à ce champs symbolique qui est — comme celui de la génération — commun à la culture occidentale: la voix (*Stimme*) et l'accord (*Übereinstimmung*) A la base il y a le mot/phénomène simple (1: *voix/Stimme*). Il porte en lui une potentialité positive, un faire en deux directions (2a: *stimmen/accorder/einstimmen/s'accorder*) et sa négation (2b). Cela crée des voix, des instruments, des corps (ré-)sonnants divers qui — en devant membres d'un nouveau corps — créent une nouvelle génération: la voix commune harmonique, l'accord en société:



La nature nous appelle (*ruft*) à notre vocation (*Berufung*). Nous répondons en accord (*Übereinstimmung, stimmen zu in Einstimmigkeit*). Le développement de nos facultés grâce à cette union est notre destination (*Bestimmung*). Cela s'accorde (*es stimmt*). Il y a des raisons pour cela (*Bestimmungsgründe*). Il y a une cause pour rechercher cette union (*Stimmung zur Ordnung*). Car il y a une destination finale (*Zweckbestimmung*), qui pour l'homme est l'auto-détermination (*Selbstbestimmung* et non *Fremdbestimmung* (aliénation)). Car il y a accord des facultés (*Stimmung der Vermögen*) non seulement en nous, mais dans la communauté: nous sommes en accord avec les autres dans notre jugement (*Zusammenstimmung*) et nous en faisons finalement partie, mieux: nous sommes membres actifs de la voix et de l'accord universel (*allgemeine Stimme*).

La troisième tendance des traductions françaises mène de l'activité merveilleuse du *Selbst*, du moi auto-créateur à la passivité surtout en ce qui concerne le *Gemüt*. Car le *Gemüt*, comme Kant le définit à maintes reprises et surtout dans une longue note au paragraphe 7 de l'Anthropologie (Ak VII, 141—3) est l'incarnation de

tout ce qui peut être représentation, c'est-à-dire réponse ou réflexion intérieure au monde extérieur (la nature surtout). Il s'agit de la *cogitatio* cartésienne au sens très large. Le *Gemüt* a une étendue (*Umfang, sphaera*), c'est l'espace de la réflexion en mouvement et de la créativité en motivation. C'est *l'animus* latin dont l'incarnation suprême est le génie

(*gen-* est la racine latine pour tout le champs lexical de procréation, *Erzeugung*). Le génie est l'équivalent générateur à l'homme de goût, qui juge pour lui-même (*sich selbst gesetzgebend*, se donnant sa propre loi (5 40, 128)). Ici nous sommes au centre de *l'Aufklärung* comme le remarque Kant dans une note du paragraphe 40. Le trois maximes, dont la troisième est évidemment le fruit du lien des deux premières, sont:

1. Penser soi-même (*Selbstdenken*);
2. Penser en se mettant à la place de tout autre (*An der Stelle jedes anderen denken*);
3. Toujours penser en accord avec soi-même (*jederzeit mit sich selbst einstimmig denken*) (CFJ, § 40,127).

Dans un mot comme *Selbstübereinstimmung* (accord avec soi-même) nous trouvons l'accouplement de deux unités de croissance lexicales distinctes et en soi riches: *Selbst* — et *stimmen*. Le premier mot de base (alternativement *Ur-*, *Zweck-* et tant d'autres mentionnés) s'accouple d'abord avec *denken* (pen-ser), un verbe de base comme *sehen* (voir), *schmecken* (goûter), *greifen* (prendre), *sitzen* (être assis), *zeugen* (procréer), *stehen* (être debout), *nehmen* (prendre, *vernehmen*, entendre) ou *stimmen* (accorder, lever la voix). La composition est — en principe ou virtuellement — riche, car nous pouvons utiliser le substantif correspondant au verbe: *Selbstzeugung* (autoprocréation), *Selbtsicht* (vision de soi-même), *Selbstgeschmack* (goût de soi-même ou pour soi-même). Le dernier exemple montre des ambiguïtés possibles dans la direction dynamique du nouveau mot créé. C'est pour cela qu'une dernière énergie est ajoutée: les préfixes. *Stimmen* est le procès de l'ajustement de deux choses qui se manifestent (non seulement par des voix accordantes, mais dans tous les sens). Le préfixe sert à souligner un aspect de ce mouvement: avec *gleichstimmen* l'égalité est mise en valeur, il en va de même pour le procès social de l'ensemble avec *zusammenstimmen*. Avec *einstimmen* c'est le résultat de l'unité, avec *bestimmen* le faire de celui qui juge cette égalité ou unité, etc.



Il s'agit donc dans cette philosophie de deux processus créatifs analogues à l'exemple végétal: La *Selbstzeugung* se fait par croissance assimilative ou par (pro)créat<sup>ion</sup> (§ 64). Kant pratique l'hypotypose dont il parle. Il pratique la créativité avec goût et génie. Il se sert du talent de sa culture (faculté, *Vermögen*). Un mot comme *Selbstübereinstimmung* est donc une démonstration du principe de l'auto-crédation *in actu*.

On pourrait facilement créer des composés comme *Urselbstbestimmung* ou *Endzweckbestimmung* ou bien *Urselbstempfindung* ou bien *Endzweckgrundsatz*, etc. *l'Aufklärung* est justement le procès de toutes ces déterminations (*Bestimmung-gen*) qui pourraient être notre destination (*Bestimmung*) choisie en toute liberté. Le langage de Kant est donc, du moins dans cette *Troisième Critique*, du moins quelque chose comme une grande hypotypose savamment générée.

#### 4. Les domaines du Gemüt

Il y a un mot qui montre l'équivalence potentielle des champs lexicaux de l'allemand et du français: genèse (*Ersterzeugung*). C'est dans les paragraphes 80-3 où Kant parle de «l'autocratie de la matière (sc. mère) dans les productions (*Autokratie der Materie in Erzeugungen*)» (CFJ, § 80, 233). Cette « mère originaire (*Urmutter*) », cette «



mère universelle» (*universelle Mutter*) avec sa matrice (*Gebärmutter*)», son « giron/ventre (*Schoß*)» et ses naissances (*Geburten*)» est la terre. Elle est, plus concrètement encore, «lieu d'engendrement (*Zeugungsplatz*) », chose/cause primordiale de toute genèse.

L'espace naturel de toute création sert d'hypotopose pour le fondement de la philosophie. Kant explique dans l'Introduction de la *Critique de la faculté de juger* (CFJ, Introduction II, 23) sur quoi «repose (*beruht*)» sa discipline: C'est la quintessence (# ((ensemble», = *Inbegriff*) de tous les objets: la nature, la terre avec son centre de gravité (dans son ambiguïté encore un élément fertile pour le champ lexical de génération). La base (*Grund*) de tout édifice architectural ou philosophique doit être solide pour que le reste (de l'édifice) tienne debout (*Gegenstand... vu Stande bringen*). Nos facultés doivent être en mesure de le faire (*Zulänglich/unzulänglich* # suffisance/insuffisance). Le géomètre philosophique doit diviser (*einteilen*). L'agronome doit connaître la partie du champ (*Feld*) qui est le terrain (*Boden*) où la connaissance (croissance) est possible. La fertilité fait de ce terrain un domaine (*Gebiet*) des concepts: les concepts doivent se dresser dans la raison tout comme les objets (*Gegenstände*) dans la nature selon des facultés de connaissance appropriées.

Je serais heureux de trouver un jour l'utilisation chez Kant des remarques jouant sur le mot *eigen* (propre) qui contient à merveille l'aspect quadruple du terme propriété (*Eigentum, Eigenart, Besitztum, Angemessenheit*), car nous sommes ici à l'origine de l'expérience esthétique: la réciprocité productive (*reflexion*) de ce qui est propre à être approprié pour celui qui en a les proprié-

Anfang

Ur-

tés (*das Geeignete für die Aneignung dessen, der dazu geeignet ist*). On trouve d'autres «métaphores» de Kant dans ce champ sémantique étalé dans cette partie de l'Introduction, par exemple: il y a un champ illimité, mais également inaccessible (le suprasensible). Sur un terrain on peut établir un domaine, sur un autre on peut s'exercer. Certains terrains se prêtent à la possession légale (*Eintrag tun*, inscrire dans), certains autres se limitent mutuellement. Il existe des champs à occuper, d'autres qui contiennent des gouffres immenses. Il y a tout de même un fondement pour le *Gemüt* aussi bien que pour la nature dans l'unité du suprasensible, et surtout: il y a des passages entre les domaines. Donc, avant de faire abstraction, Kant donne pleinement une *Anschauung* (intuition) à travers le champ sémantique motivé. Le signifiant est l'indice et le champ lexical est l'icône de l'idée.

Le domaine des facultés de connaître (entendement de la nature) et le domaine de la faculté de désirer (raison pour la liberté) sont séparés par un abîme, mais s'unissent par un membre de liaison (*Mittelglied*, «moyen-terme» (CFJ Introduction III, 26)): la puissance de juger (*Urteilstkraft*). Les traducteurs réduisent une fois de plus deux termes de Kant (*Vermögen, Kraft*) à un seul (faculté) (Ladmiral, Pléiade, II, 1531). Ce «pouvoir faire» et aimer «le faire» (*Vermögen*) noue, il se réalise comme plaisir entre connaître et désirer et comme trait d'union entre l'entendement et la raison. C'est la faculté de penser «le particulier comme compris sous l'universel» (CFJ, Introduction II, 27), et elle réalise ce lien fertilisant dans le *Gemüt*.

Kant emploie le mot *Gemüt* pour désigner l'espace intérieur disponible au mouvement, car le monde extérieur est d'abord espace et le monde intérieur c'est le temps (Bergson). Le principe de cette puissance de juger est de trouver ou créer des unités, des affinités, des accords, des systèmes dans la diversité, faire des synthèses, schématiser a priori (CFJ Introduction IV, Ak XX, II, 862). Que Kant emploie le terme très ancien *Gemüt* ne peut nous étonner, car il est cher aux mystiques depuis le Moyen-Age comme équivalent d'*animus*, justement parce qu'il désigne déjà historiquement les facultés intérieures unies, vues comme quintessence des puissances transcendantes. Philonenko aussi bien que Ladmiral et al. traduisent *Gemüt* d'une manière absolument incohérente. La raison en est simple: ils réduisent trois termes à deux, omettent *Gemüt* et doivent en conséquence traiter: âme (*Seele*) et esprit (*Geist*), comme doublets d'eux-mêmes et de *Gemüt*. Cela est lourd de conséquence pour la francophonie philosophique, non seulement en ce qui concerne Kant, mais aussi pour ses suites.

Les *Vermögen* (puissances/facultés) du *Gemüt* — ses états, mouvements, affections, incitations — sont traduits moitié par «esprit» (CFJ, Première Introduction VIII, Ak XX, Introduction IX, 42), moitié par, ((âme». Dans les paragraphes 49 et 53 cette distribution montre que la différence n'est que stylistique pour les traducteurs (plus de cinq fois «esprit», plus de douze fois «âme»). Kant désigne ce qui provoque le mouvement du *Gemüt* (la poésie, la rhétorique etc.), par *Geist* (esprit). Les traducteurs se sentent obligés de le remplacer par âme (*Seele*) dans les paragraphes 49-53. Mais là où Kant parle de *Seele* (âme) dans les paragraphes 65, 68, 72 et 89 par exemple, la traduction est correcte.

Un exemple pour conclure:

L'âme (*Geist*), en un sens esthétique, désigne le principe vivifiant en l'esprit (*Gemüt*). Ce par quoi ce principe anime l'esprit (*Seele*), la matière qu'il applique à cet effet, est ce qui donne d'une manière finale un

élan aux facultés de l'esprit *Gemütskräfte*), c'est-à-dire les incite à un jeu, qui se maintient de lui-même et qui même augmente les forces qui y conviennent. (*CFJ*, 49, 143)

Un passage du paragraphe 62 montre clairement que le *Gemüt* vu comme lieu naturel d'harmonie avec la nature ou le monde (*Weltseele*) est appelé âme, vu comme résultat d'une incitation c'est l'esprit (*CF J* 62, 184). Dans le résultat du jeu en liberté et de l'union heureuse, que Kant décrit à maintes reprises, le *Gemüt* est *Begeisterung*, l'enthousiasme créateur, l'intuition fertile, car il n'y a rien de plus merveilleux que l'âme en participation et l'esprit en réflexion intuitive de ce qui nous dépasse infiniment:

Il faut donc bien qu'il existe un fondement de l'unité du supra-sensible, qui est au principe de la nature, avec ce que le concept de liberté contient en un sens pratique, dont le concept, encore qu'il ne parvienne pas ni théoriquement ni pratiquement à en fournir une connaissance, et qu'il ne possède donc aucun domaine particulier, rend cependant possible le passage de la manière de pen-ser suivant les principes de l'un à la manière de penser suivant les principes de l'autre (*CFJ*, Introduction II, 25).

Ce que j'ai essayé d'expliquer avec ces tendances des traductions peut se résumer ainsi: Kant nous donne des hypotyposes du mouvement de ses pensées en se servant des forces analogiques de l'allemand. Son jeu artistique imite la pulsation entre l'unité et la multiplicité verbale. Ce qui semble n'être que variation stylistique est la découverte d'analogies multiples. Comme dans l'exemple du genre végétal (l'arbre) il découvre pour l'homme d'abord l'unité (comme le *Gemüt*), fait la distinction (*Scheidekunst*) et juge de bon droit (*Ur-teil*), trouve que ce qui semblait n'être qu'un (connaissance) est au fond double (entendement et raison), découvre alors comme troisième chose le principe de leur liaison créative (la faculté de juger) et s'étonne finalement que les trois forment un tout: le système du *Gemüt* et d'autres *Gestalten* (*CFJ*, Première Introduction XI, Ak XX, II, 901).

Là où l'entendement et la raison semblent trouver leurs limites, il développe le courage (*Mut*) de s'arrêter. Il essaie d'entendre (*ver-nehmen*) ce qui est pour nous déjà l'exigence primordiale de la genèse même (*Zumutung der Schöpfung selbst*). Nos suppositions (*Vermutungen*) suivent notre *Gemüt* qui subit les charmes de la nature (*Anmutung*). Je joue à la manière de Kant, mais non systématiquement, avec la puissance analogique de ma langue. Kant lui consacre une longue note (*CFJ* § 90, 268). Il y a un jeu sémantique dans *Anmut* qui se retrouve dans l'équivalent français: «grâce». C'est aussi bien faveur

(*Gunst*) qu'agrément dans une personne ou une chose (*„Schönheit*). Grâce à la richesse génétique de la nature et du *Gemüt* l'homme peut avoir le courage pour sa liberté. Les « lumières » de l'*Aufklärung* kantienne visent avant tout ce courage comme réponse à cette grâce. Qu'il me soit permis de finir sur une citation de Kant en allemand:

Unmündigkeit ist das Unvermögen, sich seines Verstandes ohne Leitung eines anderen zu bedienen. [...] Selbstverschuldet ist diese Unmündigkeit, wenn die Ursache nicht am Mangel des Verstandes, sondern der Entschliebung und des Mutes liegt. [...] Ursache sind also] Faulheit und Feigheit. [...] Es ist so bequem, unmündig zu sein. [...] Habe Mut, dich deines eigenen Verstandes zu bedienen [...] das ist] der Wahlspruch der Aufklärung (A 481).